

et qui cache sa débilité sous l'éclatante cuirasse de lointains autant que valeureux ancêtres.

La vieille noblesse a pourtant ses descendants virils, jaloux de jouer encore un rôle sérieux dans l'histoire de leur pays, et soucieux de perpétuer dans la Politique, la Diplomatie et la Science, la célébrité de leurs noms. Ces hommes ont la vraie noblesse, qui, loin de dédaigner le travail, cherche à se créer, par des œuvres utiles, une supériorité moins théorique que celle qui réside dans un stock de vieux souvenirs. Mais le plus grand nombre se contente de cette supériorité vaine.

Combien d'héritiers de noms historiques sont satisfaits de régner aujourd'hui en Europe, dans les royaumes de la Mode et du Sport.

Ils croient avoir assez fait pour éblouir le monde quand la chronique mondaine parle le matin de leur chasse, ou qu'elle décrit la toilette portée par eux dans un cotillon.

Depuis l'invention de la vapeur, les paquebots d'outre-mer ont souvent versé sur notre continent pêle-mêle, avec le flot d'immigrants cosmopolites, ces intéressants spécimens d'une aristocratie abâtardie. Ils ont voulu voir cette Amérique inhospitalière aux tyrans et tyrannau, ce sol que ne foula jamais le pied d'un monarque. Ils ne s'y sont pas sentis plus petits, car leur insignifiance est comme galvanisée par la pensée toujours présente de l'aïeul qui se battit aux croisades, ou qui, en qualité de Premier Gentilhomme de la Chambre, passa jadis la chemise à Henri IV. Un tel avantage leur donna le droit de regarder de fort haut de pauvres gens qui avaient bien aussi quelque aïeul vivant du temps des croisades, ou alors qu'Henri IV changeait de chemise, mais dont on a oublié de conserver le nom dans un registre de famille.

Il y a quelques-uns de ces princes qui viennent ici par affaire. Ce sont des commis-voyageurs, vendant sur échantillons des arbres généalogiques et de vieux parchemins. Leur valise contient aussi des blazons mal étamés, pour le redorage desquels ils demandent des *soumissions* à nos capitalistes. Sans les avoir vus, il me semble que je pourrais tracer le portrait physique et moral de ces trafiquants d'armoiries plus présomptueux que fiers, derniers descendants d'une lignée de nobles fainéants dont on sera souvent bien embarrassé

pour raconter les exploits à la petite américaine devenue héritière de leur nom.

C'est trop souvent à de tels personnages, en effet, que les gogos de papas américains vendent leurs filles. C'est à ces écumeurs de millions qu'ils livrent le plus précieux de tous leurs trésors, — leur seul trésor à vrai dire, puisque les richesses n'auraient sans lui ni utilité ni raison d'être, et qu'aussi bien on les jette à sa suite d'une main légère.

L'inestimable privilège que donne la fortune pourtant est l'indépendance. Ces démocrates avides de grandeurs n'en usent même pas. Avec leurs dots royales elles font des mariages de raison.

Princesse ! comtesse ! marquise ! ces mots magiques jettent un sort aux petites plébéiennes, et leur font sacrifier tout... tout, même le Bonheur.

Telle est l'inconséquence humaine. Un demi-siècle d'efforts, de luttés et d'un labeur acharné de la part d'un homme ; la victoire sur tout ce qui voulut s'opposer à son élévation, la conquête des milliards, l'établissement d'une puissance presque sans bornes aboutissent à ce triste couronnement : sacrifier sa fille au plus captieux des préjugés mondains.

Et ces hommes clairvoyants, avisés mais tendres pères surtout, en croyant donner à leur enfant avec une couronne héraldique le plus beau sort du monde, ne lui font, en somme, qu'un cadeau incomplet.

La satisfaction de la vanité n'est en effet qu'un accessoire, qu'un luxe superflu du bonheur. C'est la broderie d'or qui doit se brocher sur une belle et forte texture. Sans ce fond de sympathique estime conjugale la broderie vaut peu de chose.

Autant vaudrait recevoir le présent d'une cassette précieuse et fermée, dont on ne connaîtrait pas le secret.

Mais l'appât du titre, le besoin de dominer continueront d'aveugler leurs victimes, et gâcheront encore bien des vies qui autrement auraient été trop heureuses.

L'exemple des compatriotes désillusionnées n'y fera rien.

Il en reviendra longtemps des divorcées comme la princesse Colonna avec des petits princes sans père, chez qui l'atavisme se manifestera peut-être